

La vie des livres

Marc Chabot

Number 800, January–February 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (2019). La vie des livres. *Relations*, (800), 50–50.

La vie des livres

Marc Chabot



Depuis environ cinq ans, je fais du bénévolat dans une librairie de la basse-ville de Québec. Il s'agit de la Bouquinerie Nouvelle-Chance. Bien des livres méritent plusieurs vies. Bien des livres méritent d'être lus plusieurs fois. Des dizaines, des centaines de fois.

Chaque semaine, nous recevons entre 100 et 150 boîtes de livres. Des dons. Les gens donnent parce qu'ils veulent que leurs livres poursuivent leur vie ailleurs, dans d'autres mains, dans d'autres quartiers. De plus, les gens savent que nous ne faisons pas de profit. Nous sommes un organisme sans but lucratif.

J'élague. Chaque jour, j'élague. Il y a de tout. Un joyeux mélange des écritures de nos sociétés. Romans, recueils de poésie, essais, encyclopédies, livres pratiques, livres d'art. Nous vendons et nous redistribuons dans la communauté. Certains manuels scolaires prendront la route d'Haïti ; des romans, que nous avons en trop grande quantité, iront à des hôpitaux, pour les patients et les patientes. Des livres de poésie sont offerts au *Sentier poétique* de Saint-Venant-de-Paquette, dans ce coin des Appalaches de Richard Séguin, où les mots des poètes sont choyés. Bref, nous vendons des livres et nous aimons les livres. Nous sommes une vingtaine de personnes pour maintenir en ordre cette entreprise d'économie sociale.

* * *

« Nous lisons par égoïsme, mais nous arrivons sans l'avoir voulu à un résultat altruiste¹. »

Un lecteur est un être qui cherche du bonheur. Ce peut être la joie de vivre quelques jours avec l'inspecteur Wallander de Henning Mankell, cette joie de se laisser bercer par la prose de Pascal Quignard, ou encore celle de lire le *Journal* de Marie Uguay. Ces bonheurs

sont multiples. Je connais un ami qui s'amuse depuis quelques semaines parce qu'il a retrouvé le manuel de chimie de sa jeunesse. Les livres sont des objets de bonheur, qu'il s'agisse de la biographie d'Etty Hillesum ou de *La Bible des soupes*.

Lorsque je lis, j'ai besoin d'un espace à moi. Un coin, une cachette. Offrir un livre, c'est permettre à un individu d'aborder le monde autrement. Lire, c'est toujours procéder à une mise en retrait de l'être. Je remercie mes parents de m'avoir appris les bienfaits de cette solitude.

Quand j'enseignais, je disais à mes élèves : n'oubliez jamais qu'un livre, c'est un homme ou une femme qui tente de vous dire quelque chose. Il se peut que ce propos ne vous intéresse pas, mais cet homme ou cette femme s'adresse à vous. C'est une voix qui peut venir d'un autre siècle. C'est la rencontre de deux solitudes. Le langage n'a pas qu'une fonction utilitaire.

La semaine dernière, j'ai rencontré Maupassant dans sa belle nouvelle *L'inutile beauté*², puis j'ai passé deux soirées avec Eduardo Mendoza dans sa nouvelle *La baleine*³. La littérature peut avoir cet avantage majeur d'être sans âge. Il faut apprendre à vivre dans tous les siècles et le meilleur moyen, c'est la lecture.

* * *

Je retourne à la librairie. J'y passerai l'après-midi. Nous venons de recevoir des dons. La culture, c'est d'abord cette ouverture sur le tout du monde. La culture, c'est apprendre à devenir humain. L'affirmation peut sembler aller de soi ; je n'en suis pas convaincu. On force les choses quand on réduit la culture à une industrie, à une autre manière de consommer. On oublie l'essentiel et on compte ses piastres. Mon bénévolat, je l'exerce pour la littérature, toutes les littératures. C'est une longue

et grande histoire d'amour. Les livres ont sauvé mon adolescence. J'ai été pensionnaire pendant des années. Il n'y avait qu'une manière de s'éloigner de ce monde, de la surveillance, de l'uniformité religieuse, des cours aspergés à l'eau bénite : on se rendait à la bibliothèque et on en sortait avec quelques écrits venus d'ailleurs. Je me souviens très bien d'avoir lu *Soliloque en hommage à une femme* de l'écrivain oublié Adrien Thério. Un discours amoureux. Ce roman a laissé des traces en moi. Puis, cela faisait du bien de lire un roman dans lequel un homme aimait une femme. Je vivais dans un pensionnat dans lequel il n'y avait aucune femme.

Un livre peut nous sauver de la tristesse, de l'impossible humanité, de la solitude. Les raisons qui nous font aimer un livre sont si différentes d'une personne à l'autre. On devrait s'en soucier. Il y a même des livres qui laissent en nous un bon souvenir et qu'il est préférable de ne pas rouvrir parce qu'on sera dans l'obligation d'admettre que c'est beaucoup de soi qu'on avait lu dans le livre d'un autre. Il y a toujours une part de nous dans les livres des autres ; il y a toujours quelqu'un qui veut exister et qui mène un combat pour y arriver. C'est parfois une victoire, mais c'est souvent un échec aussi.

« Un livre fermé, ça existe, mais ça ne vit pas », écrit Charles Dantzig. J'ai toujours autour de moi plusieurs livres qui ne sont pas terminés. Des romans, des essais, des journaux d'écrivains, des correspondances. Ils sont là pour m'aider à vivre. Ils sont là pour me rappeler que le bonheur est quelque part dans leurs pages. Tant pis pour le monde réel. Il peut attendre. ☺

1. Charles Dantzig, *Pourquoi lire ?*, Paris, Grasset, 2010, p. 35.

2. Guy de Maupassant, *L'inutile beauté et autres nouvelles*, Paris, Gallimard, 2008.

3. E. Mendoza, *Trois vies de saints*, Paris, Seuil, 2014.